

LE CHEMIN DE CONVERSION DU CŒUR DE SAINT AUGUSTIN

« Voici où le vrai a du goût : dans l'intime du cœur »
Saint Augustin

Dans son autobiographie, *Les Confessions*, saint Augustin nous partage un certain nombre de rencontres qui l'ont plus ou moins profondément touché (métamorphosé de l'intérieur) tout au long de sa vie, de son long cheminement spirituel à la découverte de l'amour de Dieu. Par exemple, sur le chemin de la conversion de l'intelligence, de la découverte de la vérité et de la liberté intérieure, il y eut la rencontre avec l'évêque manichéen Faustus ¹, « *grand filet du diable qui piégeait par les charmes d'une suave éloquence* » ², rencontre décevante d'un être qui n'avait que l'apparence d'un homme de science... ³ Il y eut, sur le chemin de la conversion de vie, en route vers le baptême, la naissance à Dieu, « *renaissance d'en-haut* », la rencontre avec Ambroise, évêque de Milan ⁴, « *homme de Dieu paternellement accueillant* » ⁵, « *homme heureux*

1. Saint AUGUSTIN, *Les Confessions*, V, 7, 11, éd. Gallimard-Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1998, traduit, présenté et annoté par Patrice Cambronne, p. 865-866.

2. *Ibid.*, V, 3, 3, p. 859.

3. *Ibid.*, V, 7, 12: « Dès que l'incompétence de Faustus, dans ces disciplines où je l'avais cru excellent, m'apparut manifeste, je me pris à désespérer de pouvoir, grâce à lui, trouver, pour les problèmes qui me tracassaient, éclaircissement et solution. »

4. *Ibid.*, VI, 3, 3, p. 881-882.

5. *Ibid.*, V, 13, 23, p. 875.

*selon le monde, honoré qu'il était de si hautes prérogatives »*⁶, impressionnant par sa façon de lire les Écritures Saintes dans le silence, et surtout par son choix du célibat et de la chasteté... « *Ce que j'ai commencé à aimer d'abord en lui, écrit Augustin, ce ne fut pas le docteur d'une vérité que je désespérais désormais de trouver dans ton église, mais un homme bienveillant à mon égard* »⁷. Il y eut aussi, sur le lumineux sentier de l'amitié, de l'amour chaste et pur, chemin de conversion du cœur, la rencontre avec le jeune Alypius, son « *frère de cœur, d'un naturel si heureux* »⁸. Et sur ces divers chemins, ces différents points de rencontres et de partages (parmi tant d'autres) – plus exactement : de guérisons du cœur et de l'intelligence –, il y eut la Rencontre, il y eut SA rencontre avec Dieu, avec Celui qui l'a toujours précédé en tout lieu et en tout temps, au-dedans comme au-dehors de lui-même, et qui l'attendait sans cesse, sans se lasser, « *à l'intime du cœur* », patiemment, passionnément aimant, à la manière du père de la parabole du fils prodigue, le laissant libre de se convertir, attendant le temps opportun, le temps de la maturité, pour qu'il se tourne vers lui et croise son regard d'amour.

À lui seul, le livre des *Confessions* trace tout l'itinéraire de ce chemin de vie d'Augustin : chemin de retour à Dieu, de découverte de sa présence au plus intime du cœur, dans l'amour, l'amitié. Le récit se présente donc sous forme d'action de grâce, de louange à Celui qui l'a conduit, de tout temps guidé et gardé comme la prunelle de l'œil, sans jamais se lasser, sans jamais cesser de l'aimer et sans imposer quoi que ce soit. L'autobiographie de l'évêque d'Hippone raconte ainsi qu'aller à Dieu, vers les autres, c'est une traversée du temps, car le temps est ponctué par les événements et les rencontres, par les êtres qui l'habitent et lui donnent sens. Dieu n'est pas dans la solitude, même s'il demeure dans l'intimité de chaque être ;

6. *Ibid.*, p. 881.

7. *Ibid.*, V, 13, 23, p. 875.

8. *Ibid.*, VI, 7, 12 à VI, 10, 16, p. 889-893.

Dieu lui-même n'est pas solitude. Chercher Dieu, ce n'est donc jamais un sentier de solitude mais bien plutôt « *un lumineux sentier de l'amitié* »⁹, un lieu de rencontre et de partage où trouver sens et beauté à la vie, où donner visage à Dieu. Chercher Dieu, concrètement, selon l'expérience augustinienne, ce sera le fait d'aimer, mais d'aimer en vérité, librement.

Toutes les diverses rencontres qui jalonnent le chemin de vie de saint Augustin ont donc été déterminantes dans sa recherche de la vérité et sa quête de Dieu. Elles ont été sources de lumière pour lui qui vécut longtemps dans les ténèbres et sous l'emprise de celles-ci, lui qui, selon ses propres mots, suivit des « *voies d'iniquités* »¹⁰, erra longtemps, aveuglément, « *pour des objets de plaisir et de dérision* »¹¹, chemina de-ci de-là dans « *les parcours sinueux des erreurs* »¹², « *souillant le cœur de l'amitié* »¹³, brouillant « *le lumineux sentier de l'amitié* » qui mène à Dieu, au bonheur. Le récit des *Confessions* est donc le livre d'une marche dans un monde de ténèbres, plus précisément : il est une traversée de la nuit, un voyage intérieur au pays de soi-même, non pas une descente aux enfers, une sorte de ressassement stérile du passé et de la misère humaine, mais une « *descente d'humilité* », une reconnaissance et une acceptation de la misère personnelle vue comme une grâce salutaire, un retour aux sources de la vie, de ce qui lui donne sens : l'amour. C'est, au fond, le fabuleux récit d'une « *passion-résurrection* », celle d'un homme qui renaît à la vie grâce à la miséricorde de Dieu.

Saint Augustin était un être essentiellement impliqué dans la relation à l'autre, plus précisément dans la relation d'amitié. C'est que l'autre donne sens à l'existence, vie au temps qui passe, mais surtout la relation donne un sens à soi-

9. *Ibid.*, II, 2, 2, p. 805.

10. *Ibid.*, II, 1, 1, p. 804.

11. *Ibid.*, IV, 2, 3, p. 836.

12. *Ibid.*, IV, 1, 1, p. 835.

13. *Ibid.*, III, 1, 1, p. 817.

même, à sa propre personne. Je suis ce que je suis parce que l'autre est ce qu'il est. L'autre, en effet, met à découvert ce que je suis et me découvre à moi-même, me donnant l'occasion d'exister, de me réaliser et de réaliser mon unicité. L'autre me donne de goûter la saveur unique de la vie, qui, dans la solitude, ne vaut pas la peine d'être vécue. « *Comment peut-elle être vivable, la vie qui ne trouve pas l'apaisement dans les sentiments partagés avec un ami ?* »¹⁴, écrit l'évêque d'Hippone. De plus, dans l'amitié, on rencontre vraiment Dieu ; mieux : il demeure au milieu de ceux qui, ensemble, forment une fratrie unie, une communion. Dans *Les Confessions*, il est donc beaucoup question de relations d'amitié, mais, curieusement, rien (ou pratiquement) n'est dit de l'amitié à la manière d'un traité. Saint Augustin témoigne plutôt, il rend compte d'une expérience du prochain, il nous partage, avant tout, un vécu, et non une doctrine, une pensée. Cependant, derrière cette expérience personnelle de l'amitié, transparaît une conception chrétienne de l'amitié dont Augustin nous donne deux définitions (deux clés) qui lui confèrent un caractère spécifique, une dimension trinitaire, faisant ainsi de l'amitié un « *milieu divin* », le lieu même de la béatitude, le moyen par excellence d'atteindre le bonheur : « *Il n'y a de vraie amitié que celle que Tu cimentes entre deux êtres unis entre eux grâce à la charité répandue dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné* »¹⁵. « *Bienheureux celui qui t'aime Toi, et son ami en Toi* »¹⁶.

En fait, c'est tout le livre IV des *Confessions* qui met en lumière ce qu'est véritablement l'amitié : grâce d'amour « *béatifiante* », grâce de Dieu qui « *unifie* » le cœur de ceux qui s'aiment dans la vérité. L'amitié, c'est autre chose qu'une simple relation affective, qu'un moyen de se jouer de l'exis-

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*, IV, 4, 7, p. 839.

16. *Ibid.*, IV, IX, 14, p. 844.

tence et de jouer avec elle, de jouir de l'autre pour soi-même comme on jouit d'un objet qui nous appartient et qui n'a de valeur que celle du plaisir qu'il procure. Pour saint Augustin, au même titre que la grâce, l'amitié est un don, c'est une vertu qui unit les êtres entre eux, avec Dieu, elle est comme une sorte de lien de la paix. Cicéron lui-même, bien qu'il n'appartienne pas à l'ère chrétienne, évoque ces aspects-là. Nous savons combien l'œuvre de Cicéron influença la conversion d'Augustin ou, du moins, sa quête de la sagesse. Pour l'orateur romain, l'amitié est un cadeau des dieux, et ce qu'il désigne sous le nom de vertu pourrait être comparé à l'Esprit Saint dont parle Augustin, la vertu étant une sorte de « grâce » qui assure la permanence de l'amour (du bien) en l'homme: « L'amitié ne peut être qu'une entente totale et absolue, accompagnée d'un sentiment d'affection, et je crois bien que, la sagesse exceptée, l'homme n'a rien reçu de meilleur de la part des dieux. C'est la vertu (« le souverain bien ») précisément qui crée l'amitié et la maintient »¹⁷. Raymond Sansen, dans sa thèse sur l'amitié chez Cicéron, nous éclaire sur ce point de vue de cicéronien en commentant la citation précédente ainsi: « L'amitié est une unanimité affectueuse qui s'établit entre des hommes de bien, à cause de la présence en eux d'une vertu qui les rend aimables et les incite à poursuivre ensemble, dans la vie concrète, la recherche du souverain bien »¹⁸.

Comment la mort d'un ami fit revenir Augustin à la vie

C'est d'une manière paradoxale, originale, voire provocante, mais réaliste que saint Augustin va expliquer la définition de l'amitié selon Cicéron, à savoir que « l'amitié est une

17. CICÉRON, *L'amitié* VI, 20, éd. Classiques en poche, Les belles lettres, Paris, 2001, p. 27.

18. Raymond SANSSEN, *Doctrine de l'amitié chez Cicéron*, « Visages de l'amitié », éd. Service de reproduction des thèses, Université de Lille III, 1975, p. 114.

entente totale et absolue », qu'elle est une grâce et que la vertu – le souverain bien – est ce qui lui assure la pérennité et une saveur bienfaisante. L'évêque d'Hippone nous partage l'expérience douloureuse d'une inimitié, ou plutôt d'une relation d'amitié qui devint conflictuelle. Dans ce partage, il nous fait toucher du doigt l'essentiel (c'est-à-dire : l'enjeu) de ce qui crée véritablement le bonheur dans la relation en mettant en évidence les dangers et les erreurs possibles qui guettent les amis. Dans cette « *relecture* » d'une expérience de jeunesse, Augustin réalise (reconnaît) sa part de responsabilité dans le fait, notamment, de ne pas avoir eu, à cette époque-là, de maturité affective, et donc de s'être fait avoir par « *les caprices* », les hauts et les bas, de sa propre affectivité. Surtout, il reconnaît que son absence de maturité et de liberté est due à son ignorance de la vérité qui est Dieu.

Portons notre attention sur le récit de cette « *amitié-inimitié* » dont nous parle Augustin au livre IV des *Confessions*. L'amitié (très forte) entre Augustin et son « *ami* » dura une année, à Thagaste. « *La communauté d'études [le lui] avait rendu infiniment cher* »¹⁹. D'emblée, Augustin place son récit dans le temps, plus exactement il lui donne une durée, un début et une fin. Cette amitié, plus qu'une histoire d'amour, est un événement, un fait dans sa vie personnelle. Placée sous le registre de la futilité et de la fragilité, la relation est présentée comme un accident. La maladie et la mort sont les seules traces fortes du passé lié à cette histoire d'amitié-inimitié, elles vont même secouer très profondément Augustin. Entre la maladie et la mort de l'ami, il y a eu une dispute, et cette dispute fonde le cœur de la réflexion de l'évêque d'Hippone, elle va être, du moins, le point de départ d'une remise en question personnelle. Augustin s'était moqué de son ami parce que celui-ci avait reçu le sacrement du baptême dans l'inconscient à un moment critique de la maladie, et par la

19. Saint AUGUSTIN, *Les confessions*, op. cit., IV, 4, 7, p. 839.

suite il s'en était trouvé mieux. C'est pendant ce temps de rémission que l'ami rejeta Augustin qui avait ri de sa démarche. Plus que la mort de l'ami, c'est la dispute qui l'a précédée qui obnubile Augustin, tараude sa conscience : « *Je tentai sur-le-champ de rire devant lui, pensant qu'il rirait lui aussi avec moi d'un baptême reçu dans une absence totale d'intelligence et de conscience. Mais il avait déjà été informé qu'il l'avait reçu. Voici qu'il me prit en horreur, comme un ennemi, m'avertissant avec une franchise étonnamment brusque que, si je voulais être son ami, je devais cesser de lui parler ainsi. Stupéfait et troublé, je remis à plus tard l'expression de mes sentiments : il devait d'abord se rétablir et sa santé recouvrer des forces suffisantes ; je pourrais agir avec lui comme je voudrais. Mais il fut soustrait à ma démence, pour être, auprès de toi, réservé à ma consolation : quelques jours après, en mon absence, les fièvres le reprennent, et il meurt* » ²⁰.

« *Ce n'était pas la vraie amitié* » ²¹, écrit Augustin pour qualifier leur relation lorsqu'il en fait une relecture. « *Les vraies amitiés sont éternelles* » ²². Et celle-ci n'a pas duré parce qu'elle n'était pas fondée sur du « solide », sur ce qu'Augustin nommera, plus tard, après sa conversion, « *la charité répandue dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné* », la charité qui est Dieu. « *J'avais répandu mon âme dans le sable, constate l'auteur des Confessions, en aimant comme s'il ne devait pas mourir un être qui devait mourir* » ²³. De plus, l'ami qui ne devait jamais mourir aux yeux d'Augustin était aimé comme un dieu, d'une affection idolâtre, exclusive. La relation avec l'ami, objet de plaisir, n'était pas libre, elle agissait comme une sorte de drogue, elle l'isolait des autres et le jetait hors du réel, de la vie, du temps qui passe. Au fond, la maladie puis la mort de l'ami ont révélé une chose essentielle : la grande divergence spirituelle entre Augustin et son ami, divergence

20. *Ibid.*, IV, 4, 8, p. 840.

21. *Ibid.*, IV, 4, 7, p. 839.

22. CICÉRON, *L'amitié, op. cit.*, IX, 32, p. 45.

23. SAINT AUGUSTIN, *Les Confessions, op. cit.*, IV, 8, 13, p. 843.

qui fut une des causes de leur séparation définitive puisque, déjà, au cœur même de leur relation, elle les séparait, les mettait en désaccord. De fait, dans sa quête de la vérité, Augustin avait essayé d'entraîner son ami dans le manichéisme : « *De la vraie foi, je l'avais fait dévier vers les fables funestes de la superstition qui faisait pleurer sur moi ma mère. Dès lors, son esprit était de moitié avec moi dans nos errances* » ²⁴.

Inévitablement donc leur amitié était vouée à disparaître, et, du coup, dans le récit des *Confessions*, l'ami d'Augustin est un inconnu, un anonyme, un « *sans nom* », un être sans identité véritable, quelqu'un qui n'existe pas, qu'Augustin a banni de son existence le jour de leur dispute mais dont le souvenir revient à la conscience. L'oubli du nom est volontaire, car ainsi Augustin peut faire de cet « *ami inconnu* », dont le nom reste caché, un être symbolique : son ami « *sans nom* » représente (résume en quelque sorte) tous les amis qu'Augustin a aimés avant sa conversion ; il représente aussi un autre lui-même. L'ami est un miroir... De fait, très peu de détails nous décrivent cet ami inconnu, si ce n'est dans le portrait que dessine Augustin à travers la mise en comparaison de leurs deux personnes, de leurs deux vies qui se sont croisées dans leur ville natale : « *Nous avions le même âge, tous les deux à la fleur de la jeunesse* » ²⁵. Les deux amis se ressemblent, ils sont presque des jumeaux, ils sont comme des frères, ils ont grandi ensemble : « *Enfant, il avait grandi avec moi ; ensemble nous étions allés à l'école ; ensemble nous avions joué.* » Augustin souligne leur complicité. Ils étaient inséparables, tout le temps « *ensemble* ». Ils formaient véritablement un couple. L'un pour l'autre, ils sont une sorte de miroir où ils se reflètent l'un l'autre sans pour autant se rejoindre dans ce qui les anime intérieurement comme le révèle l'année à Thagaste où prit fin brutalement leur relation. Leur lien amical, depuis son origine, était donc à fleur de peau, il reposait sur un lien de ressemblance phy-

24. *Ibid.*, IV, 4, 7, p. 839.

25. *Ibid.*

sique, une attirance, des sentiments : sur « *ce qui bouge* » avec le temps. Les deux amis avaient pour points communs d'avoir vécu dans le même village natal et d'avoir fréquenté la même école, d'avoir reçu la même éducation et d'avoir baigné dans une même ambiance culturelle. Leur amitié était donc de nature sociale. L'origine de l'amitié entre deux êtres explique la fragilité de certains liens. L'amitié d'origine sociale n'est pas à proprement parler « *naturelle* » ; elle perdurera selon les besoins, les profits. « *L'amour, qui donne son nom à l'amitié, écrit Cicéron, est le premier élan qui pousse à la sympathie. Quant au profit, il arrive souvent qu'on en retire même de personnes envers lesquelles on affiche une considération qui simule l'amitié. C'est donc la nature qui est la source de l'amitié, une inclination de l'âme accompagnée d'un certain sentiment d'amour* »²⁶. Certes l'amour crée des liens sociaux et rend possible l'amitié, mais la véritable amitié, qui ne sera pas détournée et transformée en moyen de profit, est avant tout un élan du cœur qu'Augustin, si du moins il l'a expérimentée, passe sous silence dans l'histoire qu'il nous partage au livre IV des *Confessions*.

Saint Augustin ne nous livre donc que quelques détails sur l'identité de son ami et sur son amitié avec lui. Toutefois, l'évêque d'Hippone souligne le « *contenu affectif* » de leur relation, ou plutôt le « *fruit suave* »²⁷ de leur affection, le plaisir intérieur quelle procurait : la douceur « *pour [Augustin] au-delà de toutes les douceurs de la vie jusque-là* »²⁸. La douceur est une sorte de sensation intense qui procure le bien-être intérieur. Augustin met ainsi en relief ce qui est central pour lui à cette époque-là de son expérience de l'amitié : la jouissance personnelle, ce qui procure le bien-être, ce qui « *insensibilise* », met hors d'état de souffrir, « *hors-la-vie* », place dans le rêve. Son amitié était donc motivée par une recherche de profit, celle du plaisir, ce qui ne peut constituer l'essentiel dans

26. CICÉRON, *L'amitié*, op.cit., p. 37.

27. SAINT AUGUSTIN, *Les Confessions*, op. cit., IV, 5, 10, p. 841.

28. *Ibid.*, IV, 4, 7, p. 839.

l'amitié, la base, son fondement, car ce qui la détruit, justement, c'est « *la jouissance pour la jouissance* », car si on aime pour jouir uniquement, pour son propre bien-être, sa sécurité, c'est que l'autre n'est qu'un instrument, un objet, et alors l'amitié est réduite à l'utilité. De plus, la jouissance ne dure qu'un instant, elle n'a rien à voir avec le bonheur qui est le fruit d'une relation vraie qui s'élabore (se construit) dans le temps. Or le propre de l'amitié, outre la réciprocité, c'est la gratuité dans la durée et la place importante que l'ami prend dans la relation comme être et non comme objet. « *Dans les amitiés que l'on chérit, écrit Augustin, l'homme a conscience d'être coupable, si de l'aimé à l'aimant et de l'aimant à l'aimé il n'y a pas de réciprocité qui n'exige du corps de l'autre que des marques d'affection. De là ce deuil, si quelqu'un vient à mourir, et les ténèbres de la douleur, et un cœur imprégné d'une douceur qui se tourne en amertume, et la vie perdue de ceux qui meurent devenant la mort de ceux qui vivent* »²⁹.

Pour comprendre ces paroles de l'auteur des *Confessions*, analysons les derniers moments de la vie de l'ami d'Augustin – sa « *passion-résurrection* » – et la mort de leur amitié. Les derniers instants de l'amitié entre Augustin et celui dont le nom est passé sous silence sont marqués par trois événements binaires qui viennent toucher Augustin au plus intime de lui-même : 1) la maladie et l'agonie de l'ami, puis 2) le baptême de ce dernier, suivi d'une « *résurrection* », d'un temps de rémission (la préfiguration de sa naissance au ciel) ; enfin 3) la mort de l'ami qui fait suite à la séparation due à une dispute, autrement dit : la mort de l'amitié. À ces trois événements binaires correspondent trois attitudes (ou trois réactions) de saint Augustin qui vont provoquer la séparation définitive des amis, la fin de l'amitié. Ces trois attitudes qui le renvoient à lui-même, à son passé, nous révèlent son immaturité affective et spirituelle. Augustin guette

29. *Ibid.*, IV, 9, 14, p. 844.

comme un curieux plutôt que comme un bienveillant son ami malade, « travaillé par des fièvres, [...] gisant depuis longtemps sans connaissance, dans une sueur d'agonie »³⁰. Son regard est clinique, son intérêt est porté sur l'évolution de la maladie plus que sur le malade. La maladie devient un spectacle. Quand l'ami guérit, Augustin se moque de lui; puis, face à la réaction de son ami qui le réprimande, il se vexe et l'abandonne, « stupéfait et troublé, [il] rem[et] à plus tard l'expression de [s]es sentiments »³¹. Ces réactions immatures face aux événements symbolisent une fuite du réel, fuite de la responsabilité devant la gravité de la maladie et de la mort, fuite qui correspond à un déni de l'existence de Dieu, de la peur qui le « travaille », peur d'être pris au piège par la grâce.

Augustin curieux, moqueur, vexé: attitudes d'adolescent! Ces attitudes tracent une sorte de « pente glissante » que le jeune Augustin dévale intérieurement, par degré, sans s'en rendre compte, une pente qui le fait retomber dans l'enfance, dans une sorte d'état d'esprit puéril. Des sentiments, nous passons à l'assentiment, de l'amour à la haine. Si l'ami se dégrade physiquement, puisqu'il s'achemine lentement vers la mort, l'ami, cependant, monte vers le ciel, sa démarche de baptisé l'élève, lui permet de « *renaître d'en-haut* », et sa maladie est une passion, sa mort une ascension. Tandis que cet ami vit cela, Augustin, lui, se dégrade intérieurement, psychologiquement, et son état intérieur le plonge dans le monde en son état originel, chaotique (reflet de ce qu'il est en vérité, de ce qu'il vit dans sa conscience): « *Cette douleur [due à la disparition de l'ami] enténébra mon cœur; partout je ne voyais que mort* »³². Augustin meurt donc d'une certaine manière, en même temps que son ami, et en ce sens, nous comprenons, puisque tous les deux disparaissent chacun d'une manière différente (l'un vers le ciel, l'autre dans les miasmes, les ténè-

30. *Ibid.*, IV, 4, 8, p. 839.

31. *Ibid.*, IV, 4, 8, p. 840.

32. *Ibid.*, IV, 4, 9, p. 840.

bres de la vie et dans les profondeurs de l'enfer de sa propre vie sans but), que leur amitié s'éteigne d'elle-même.

La rupture de l'amitié, qui précède le décès de l'ami, symbolise, elle, la mort de la relation. La « mort psychologique » d'Augustin, qui est une mort à la vie illusoire, se déploie également en trois temps où on le voit s'éteindre de l'intérieur : le cœur, les rêves sont plongés dans le noir, entrent dans la nuit. L'obscurité intérieure entraîne alors inévitablement la métamorphose du monde idéal, décor de théâtre ; il devient le monde réel, un lieu de luttes et de souffrances : « *Ni dans les bois charmants, ni dans les jeux, les chants, dans les lieux embellis [...], ni dans la volupté de la chambre et du lit, ni dans les livres, ni même dans les poèmes ne se trouvait pour elle [mon âme] un havre de repos* »³³. Nous pouvons ainsi tracer nos trois étapes de la mort d'Augustin : 1) l'arrêt de l'amitié : le cœur d'Augustin est brisé à cause de l'invective de son ami ; 2) suit une descente au « *séjour de la mort et des morts* » : l'enfer, ce n'est pas les autres, il est intérieur, c'est la conscience pour Augustin : son cœur s'enténébre, le monde est sans dessus-dessous et le « *brûle* » de l'intérieur, le mine par une souffrance psychologique ; enfin, suit 3) la rupture, non pas avec la vie, mais avec les rêves ; cette rupture est un retour au réel, c'est la fin de l'idéal et de l'enfance, de l'adolescence affective : Augustin devient un homme ! Ces attitudes font ainsi basculer l'évêque d'Hippone vers un autre âge, un autre temps et un autre monde. Hors de lui, hors de son monde d'illusions, désormais, il peut cheminer, puisqu'il a été projeté dans le réel, à la manière d'un nouveau-né, pour chercher Dieu, c'est-à-dire un refuge, un lieu de repos et de sens. « *En vérité, de quelque côté que l'âme humaine se tourne, écrit Augustin, elle rencontre la souffrance, à se fixer ailleurs qu'en toi, fût-ce même hors de toi, hors d'elle-même, sur de beaux objets, dont pourtant aucun n'aurait l'être s'il ne le tenait de toi* »³⁴.

33. *Ibid.*, IV, 7, 12, p. 842.

34. *Ibid.*, IV, 10, 15, p. 844.

Nous le verrons par la suite, en évoquant l'amitié cicéronienne, que l'amitié entre Augustin et son ami de Thagaste n'a pas duré dans le temps et ne pouvait être « *profonde et vraie* » parce que l'un des amis était un « *faux ami* », et ce faux ami, c'était Augustin. De fait, plongé dans l'illusion totale, Augustin réagit face à la vie, à la maladie et à la mort de son ami, comme s'il était au théâtre, son imagination prenant le dessus dans sa manière de penser, de voir et d'analyser les choses : il n'y croit pas... mais il croit à ses sentiments de douleur qui ont plus de réalité (en lui-même) que le réel qui l'entoure ! « *Le théâtre, raconte Augustin, me ravissait avec ses représentations pleines des images de mes misères, aliments du feu qui me dévorait. Comment se fait-il qu'au théâtre l'homme veuille souffrir au spectacle de faits douloureux et tragiques, dont il ne voudrait pourtant nullement pâtir lui-même ? Et pourtant il veut pâtir de la souffrance qu'il en retire, comme spectateur, et c'est la souffrance même qui fait sa volupté. N'est-ce pas là étonnante insanité ? Car chacun est d'autant plus ému qu'il est, au regard de telles passions, moins sain. [...]. Ce que nous aimons, ce sont donc les larmes et les douleurs. Certes, tout le monde veut se réjouir. Personne n'aimant la misère – tout en aimant la miséricorde –, ne serait-ce donc que pour être miséricordieux que l'on aime les douleurs ? Tout cela vient bien de ce courant de l'amitié. Mais où va-t-il ? Où coule-t-il ? Pourquoi dévale-t-il en un torrent de poix brûlante, en de monstrueux bouillonnements de désirs sombres [...] ? Faudrait-il donc répudier la compassion. Absolument pas. Aimer les douleurs ? Parfois »³⁵. La mort a fait se lever le rideau de l'illusion et elle a révélé dans la conscience d'Augustin ses véritables sentiments. Certes, Augustin aimait son ami, mais il aimait davantage la vie, et dans l'amour, il aimait davantage le plaisir : « *J'aimais être aimé.* » Jouir de la vie, c'était mieux jouir de son ami, et jouir de l'amour, c'était mieux jouir en soi : « *J'étais malheureux, et, pourtant, plus qu'à mon ami, c'est à cette vie même que je tenais. Car, malgré ma volonté de**

35. *Ibid.*, III, 2, 2, p. 818-819.

la changer, je n'aurais pas voulu la perdre, elle, plutôt que lui, comme la tradition – si ce n'est la fiction – le rapporte d'Oreste et de Pylade qui aurait voulu l'un pour l'autre mourir ensemble : ne pas vivre ensemble était pour eux pire que la mort. Chez moi, au contraire, c'était je ne sais quel sentiment tout à l'opposé : à la fois un très pesant dégoût de la vie et la peur de mourir. Je crois, que, plus que je l'aimais, et plus la mort qui me l'avait ôté m'inspirait, telle la plus atroce ennemie, de la haine et de la peur : elle allait tout à coup engloutir tous les hommes »³⁶. Fondée sur des mirages, sur du « sable mouvant » comme Augustin le dit lui-même, c'est-à-dire sur l'apparence et l'affectif, les sensations et le plaisir, il manquait l'essentiel à cette relation d'amitié, ce qui est le propre de l'amitié : la connivence, la vertu, la recherche du bien et du vrai, Dieu « *en tiers entre les amis* »³⁷. Leur amitié était amputée des valeurs fondamentales de la vie, elle était loin des « *règles de l'art d'aimer* »³⁸. Pourtant, si Augustin ne connaissait pas encore Dieu, l'amitié spirituelle, il connaissait au moins Cicéron et son traité sur l'amitié, et il aurait pu, en l'appliquant, connaître la vraie amitié, jouir autrement de son ami.

L'amitié, un chemin de retour à Dieu à l'intime du cœur

Cicéron (106-43 avant J.-C.), homme politique romain, orateur et philosophe, a écrit de nombreux traités dont un sur l'amitié. Augustin connaissait toutes ses œuvres. Elles faisaient partie, en effet, du « *programme scolaire* » à l'époque d'Augustin ; elles ont, en ce sens, contribué à sa formation rhétorique et philosophique, mais aussi à sa formation humaine. L'humanisme de Cicéron est tout aussi important

36. *Ibid.*, IV, 6, 11, p. 841-842.

37. Aelred de RIEVAULX, *L'amitié spirituelle*, éd. Bellefontaine, 1994, p. 21.

38. CICÉRON, *L'amitié*, *op.cit.*, p. 21.

que ses pensées. Augustin le dit lui-même, avec un peu de regret : « *Cicéron chez qui on admire la langue, mais pas autant le cœur* »³⁹. L'« *humanitas* » de l'orateur romain apparaît spécialement dans son *Lélius*. Cet « *essai* » sur l'amitié est sans doute le plus « *humaniste* » de sa production littéraire, car il est avant tout le fruit d'une expérience. Cicéron ne s'est pas cantonné à une pure adaptation romaine de la philosophie grecque sur ce sujet développé par Aristote, dans l'*Éthique à Nicomaque*, ou par Platon, dans *Lysis*.

Augustin était donc un lecteur de Cicéron. Sa lecture de l'*Hortensius* (œuvre disparue), nous rapporte-t-il au livre III des *Confessions*, a éveillé en lui le désir de la sagesse, qui n'était autre que le désir de Dieu. Le livre IV des *Confessions* rappelle des points précis du traité sur l'amitié de Cicéron. L'expérience d'Augustin nous renvoie donc en quelque sorte directement à la conception philosophique et surtout humaine de l'amitié de l'orateur romain, mais avec un apport nouveau : la considération de la présence de Dieu dans la relation, et donc une conception, non pas nouvelle mais achevée de l'amitié : l'amitié spirituelle.

L'expérience malheureuse de l'amitié de saint Augustin que nous venons d'étudier a permis à l'auteur des *Confessions* d'établir les différents degrés de l'amitié pour parvenir à l'amitié vraie, au bonheur, par la conversion du cœur. Ces degrés constituent des devoirs. Car, comme le montre Cicéron, dans son traité, le secret de la durée d'une amitié est dans le respect de ces « *lois* » qui la régissent. C'est parce que les amis sont astreints à des « *règles* », qui sont les règles de la charité, qu'ils ne glissent pas de l'affection à la passion. Or l'amitié est une vertu. Sa grâce est dans ses lois. Se maintenir dans cette grâce, c'est protéger l'amitié même. Il y a, en ce sens, des lois qui constituent les devoirs, et non les droits de chacun ; des conditions qui rendent libre pour aimer.

39. Saint AUGUSTIN, *Les confessions*, op.cit., III, 4, 7, p. 821.

L'un de ces devoirs qui apparaît en premier est celui de la réciprocité, ou reconnaissance mutuelle. Le charme de l'amitié, pour Cicéron, est dans l'affection que l'on éprouve l'un pour l'autre, qui est naturelle à l'homme, « *de l'aimé à l'aimant et de l'aimant à l'aimé* »⁴⁰. Celui qui ne respecte pas ce « *commerce affectif* » est coupable. On ne peut exiger, explique Augustin à la suite de Cicéron, « *du corps de l'autre que des marques d'affection* » ! L'amour, dans l'amitié, repose donc sur la réciprocité et la gratuité. L'amour n'est pas seulement un échange de sentiments, sinon l'autre devient vite un objet dont je me sers pour jouir, et l'amitié un moyen pour jouir. Augustin sait de quoi il parle car il garde le souvenir de toutes ses expériences de jeunesse. Déjà, il nous les partageait aux livres II et III des *Confessions*. La jouissance était un « *problème* » qui le préoccupait car elle semblait, seule, pouvoir donner un sens à l'amour et à l'amitié⁴¹ : « *Qu'est-ce qui me charmait sinon d'aimer et d'être aimé ? Mais je ne me contenais pas dans la mesure de l'échange qui va de l'âme à l'âme : là est le lumineux sentier de l'amitié. Des brumes s'exhalaient du limoneux tréfonds de la concupiscence de la chair, et des jaillissements de la puberté. Elles obnubilaient et offusquaient mon cœur qui ne distinguait plus l'affection transparente du brouillard du désir* »⁴². Dans cet extrait, se trouve expliqué tout le plaisir de l'amour : dans l'échange. L'amour est relation. L'amour, comme l'amitié qui est amour, doit être réciproque, dépasser les sentiments, le senti ou le sensible qui est futile, et s'élever vers le spirituel, car l'amour est un mouvement (une dynamique) qui « *va de l'âme à l'âme* », c'est un mouvement intérieur qui ne se cantonne pas dans le domaine des sens, du corporel. Pour Augustin, l'obstacle se situe au niveau de l'affection qui n'a pas été dépassée. Chez celui-ci, l'amour n'est pas joie mais jouissance, ce qui fait que l'affection se mue en désir : « *Je n'ai-*

40. *Ibid.*, IV, 9, 14, p. 844.

41. Augustin, à ce propos, était troublé, impressionné par la chasteté de l'évêque Ambroise qu'il a du mal à concevoir.

42. Saint AUGUSTIN, *Les Confessions*, op.cit., II, 2, 2, p. 804-805.

*mais pas encore, j'aimais à aimer... Je cherchais quoi aimer, amoureux de l'amour... Aimer et être aimé, c'était plus doux pour moi si je pouvais jouir du corps de l'être aimant »*⁴³. Le problème de l'usage du plaisir apparaît ici, et c'est lui qui tiraille Augustin. Sa volonté et ses désirs se livrent un combat. Augustin n'arrivait pas à concevoir de jouissance en deçà du corps, comme il ne pouvait envisager la vie sans plaisir sexuel. Au sujet de la vie de l'évêque Ambroise, il écrit : « *Seul son célibat me paraissait plutôt pénible* »⁴⁴. L'obstacle à la réciprocité, donc à l'amitié, c'est la jouissance personnelle, car dans le plaisir, il n'est question que du « moi ».

L'amitié est amour. La charité est le lien de l'amitié car l'amitié provient de l'amour même⁴⁵. C'est à partir de cette constatation – l'amitié est charité – qu'Augustin évoque l'amitié spirituelle, dont il nous donne une définition « trinitaire » au paragraphe IV, 7 du livre IV des *Confessions*. Cette conception n'apparaît pas de façon explicite dans le traité de Cicéron, même si celui-ci considère l'amitié comme un don des dieux. Le bonheur, qui est le fruit de la paix et de la vérité, est dans l'amitié fondée en Dieu. Grâce à ce dernier, non seulement elle devient parfaite, accomplie, ce qu'elle est, c'est-à-dire vertu, mais elle est aussi une béatitude, le moyen d'atteindre le vrai bonheur. Cette nécessité de passer à ce degré spirituel, dans la relation amicale, est motivée par le mauvais usage que l'on fait de la charité. La charité peut devenir concupiscence, si elle n'est pas ordonnée. Dieu canalise et parfait la relation entre deux amis, la rendant vraie, solide face à l'épreuve, et fertile. Les amis se reçoivent l'un l'autre, se donnent l'un à l'autre grâce à l'amour. L'amitié prend part au mystère de la Trinité, fait participer ceux qui se respectent au

43. *Ibid.*, III, 1, 1, p. 816.

44. *Ibid.*, VI, 3, 3, p. 881.

45. CICÉRON, *L'amitié* : « *L'amour, qui donne à l'amitié son nom, est le premier élan qui pousse à la sympathie* », p. 37. « *Les deux noms (amour et amitié) dérivent du verbe aimer et aimer n'est rien d'autre qu'éprouver de l'affection pour l'être que l'on aime* », *op.cit.*, p. 119.

mystère de la relation trinitaire, *tri-unitas*. « L'amitié consiste à faire pour ainsi dire de plusieurs âmes une seule »⁴⁶. D'autre part, en Dieu, la charité est véritablement amour (amour du prochain et des ennemis), se distinguant ainsi de l'amitié qui n'est qu'amour de l'ami. La dimension spirituelle dans l'amour et l'amitié permet donc de dépasser son « moi ». Dans la définition de la vraie amitié, Augustin ne parle pas de lui-même, sinon d'une communauté à laquelle il appartient, où les membres (lui, l'ami, Dieu) vivent dans la communion. La communion est le contraire de la négation de l'autre, elle est coexistence de personnes pas seulement réunies, mais unies. La concupiscence jette l'autre dans l'oubli. Ainsi l'ami d'Augustin reste-t-il dans l'ombre ou n'apparaît-il que pour mourir après la rupture de l'amitié. Aimer en Dieu permet ainsi de ne pas en rester uniquement au domaine affectif, mais d'élargir son cœur. Notons que la distinction faite par l'évêque d'Hippone entre amour et amitié révèle la valeur de l'amitié qui n'est que « *pur amour* », dans le sens où, en amitié, on aime son ami car il n'est pas possible de devenir l'ami de quelqu'un que l'on n'aime pas. Augustin établit les bases d'une conception chrétienne de l'amour et de l'amitié : l'amour est surnaturel puisqu'on aime son prochain « à cause » de Dieu ; on dépasse donc ses sentiments, Dieu transformant le sentiment naturel. L'amitié est un amour surnaturel lui aussi, mais dans le sens où il demande d'être « *vertueux* » sans quoi l'amitié n'existe plus, mais l'amitié est en soi naturelle, car l'amour pour un ami n'est pas à transformer, on aime parce qu'on éprouve un sentiment d'attirance, mais on aime « *en* » Dieu afin que Dieu maintienne, contienne l'affectivité, dans une « *ambiance* » surnaturelle, divine⁴⁷, douce et paisible. L'amitié est une grâce, l'ami un don que l'on entre-

46. *Ibid.*, p. 109. Aelred de RIEVAULX, *L'amitié spirituelle*, op.cit., p. 25 : « L'amitié est cette vertu qui unit les âmes par un tel lien de dilection et de tendresse qu'à plusieurs, elles ne font plus qu'un. »

47. Aelred de RIEVAULX, *L'amitié spirituelle*, op.cit., p. 56 : « Il faut donner un fondement solide à cet amour spirituel, sur lequel on puisse poser les composantes de celui-ci [...]. Ce fondement, c'est l'amour de Dieu. »

tient par l'amour de Dieu. « Si te plaisent des corps, écrit Augustin, à Dieu fais-en louange, et vers leur artisan redresse ton amour, pour qu'en ce qui te plaît tu ne déplaies pas. Si te plaisent des âmes, qu'en Dieu elles soient aimées, parce qu'elles sont muables elles aussi, et que fixées en lui, elles se stabilisent, sans quoi elles s'en iraient et périraient. Qu'en lui donc elles soient aimées ! Et celles que tu peux, emporte-les vers lui avec toi, en leur disant : c'est lui que nous devons aimer. C'est lui qui fit ces choses, et il n'en est pas loin. Car il ne les fit pas en s'en allant ensuite, mais, sorties de lui, en lui elles demeurent. Et voici où il est, où le vrai a du goût : dans l'intime du cœur » ⁴⁸. Saint Augustin, en écrivant les *Confessions*, relate tout l'itinéraire qui le mena à l'intime de son cœur, à cette découverte essentielle : changer sa façon d'aimer, c'est aimer sous le regard de Dieu, sous sa miséricorde. « Tu nous as faits tournés vers toi, et notre cœur est sans repos jusqu'à tant qu'il repose en toi » ⁴⁹.

En guise de conclusion, citons deux auteurs cisterciens qui connaissaient bien la vie et l'œuvre de l'évêque d'Hippone. Saint Bernard tout d'abord : « Avance jusqu'à toi-même pour rencontrer ton Dieu » ⁵⁰. Puis Christian de Chergé : « Nous savons bien que chaque jour il faut partir, que "faire la vérité" (la vérité sur soi en l'occurrence) est un pèlerinage. Sénèque dit : "Ils rêvent tous de voyager... Il ne s'agit pas de changer de lieu, mais d'état d'âme" » ⁵¹, d'état du cœur.

Marie-Benoît BERNARD, *ocso*
abbaye sainte Marie du Rivet

48. AUGUSTIN, *Les Confessions*, op.cit., IV, 12, 18, p. 846-847.

49. *Ibid.*, I, 1, 1, p. 782.

50. Saint Bernard de CLAIRVAUX, *Sermon 1 pour l'Avent*, in *Sermons pour l'année*, Paris, 1990, éd. Brepols, p. 45.

51. Christian de CHERGÉ, *L'autre que nous attendons*, éd. Les cahiers de Tibhirine, 2006, p. 393.